

SE FAIRE METTRE OU PAS ?

Telle est la question



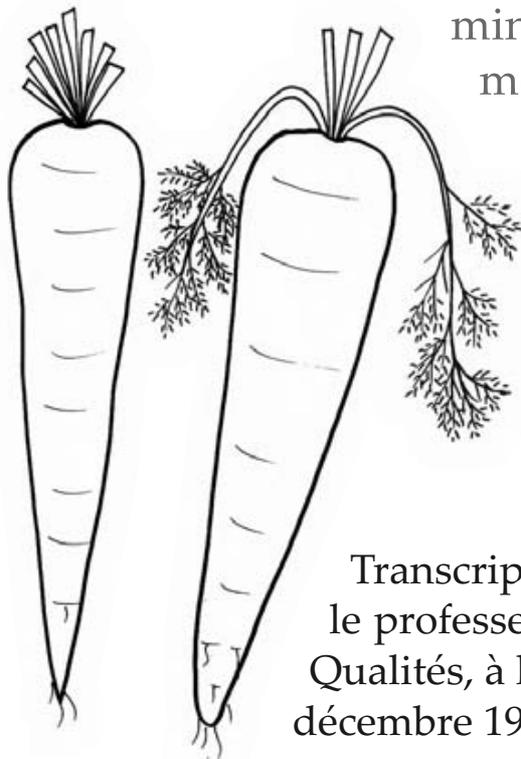
Suivi du MANIFESTE POUR LE DOUBLE
ORGASME MASCULIN

Publié en 1999 par les Éditions Duduche.
Photocopillé en 2005 par Mutants At Work
– Décembre 2011 –

NOTE BIOGRAPHIQUE

Le professeur Schmurgle, né à Trouville le 24 décembre à minuit, est l'un des plus jeunes docteurs honoris causa de l'Université royale de Transylvanie (Département des sciences occultes). Après avoir obtenu son doctorat il y a quelques années, à la faculté de Léopoldville, il passait son Master en Polyculture à l'école normale supérieure du Connecticut et publia un an plus tard sa thèse intitulée *La Moiteur Substantielle Théorique* qui eu un succès retentissant auprès des populations concernées et de l'Académie. Il reçut trois ans plus tard, au Cercle restreint des Chercheurs débridés, le prix du Cockring d'or qui distingue les recherches universitaires les plus pointues. Il a été très

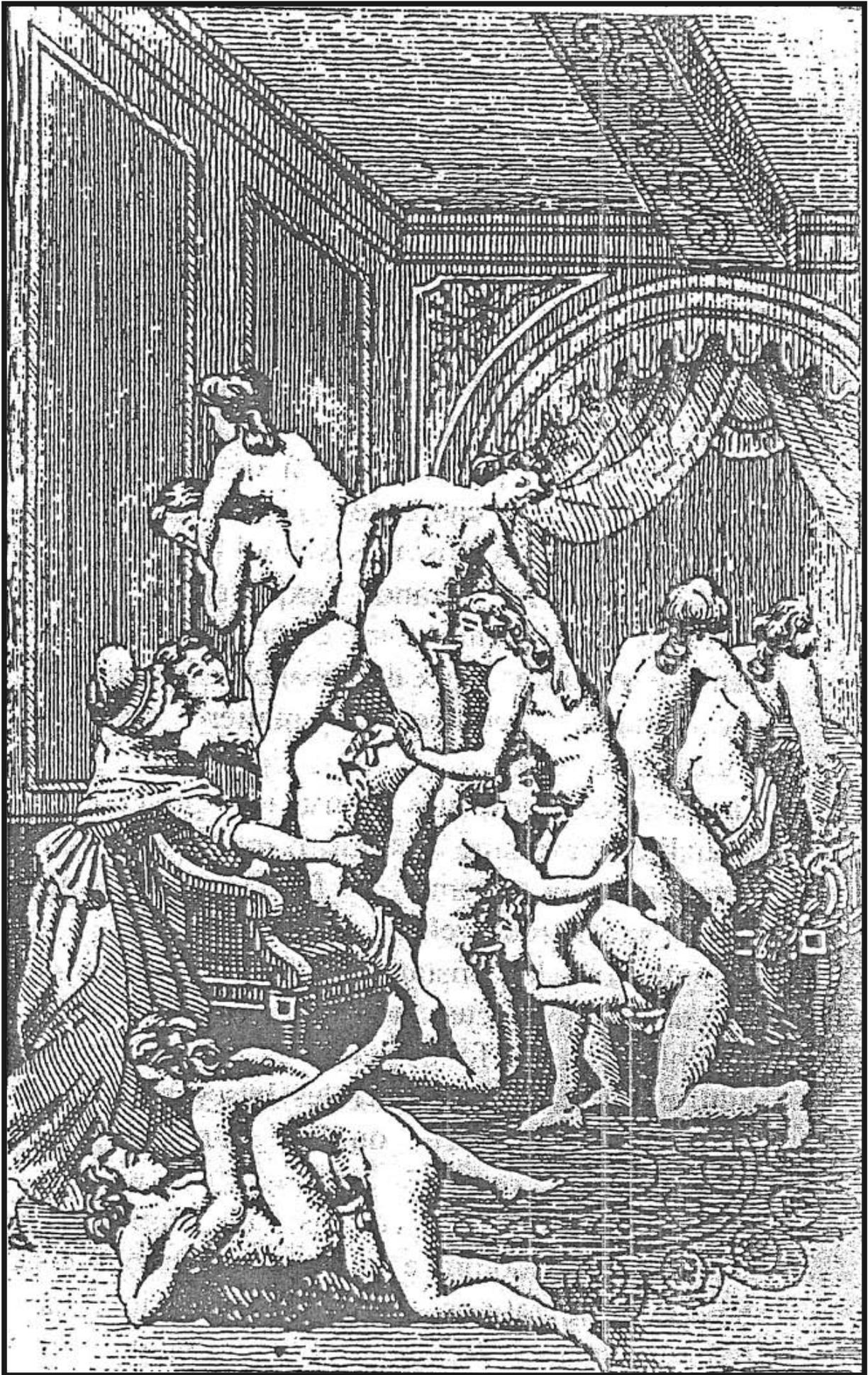
souvent invité pour animer des séminaires à Calcutta, Cuba, Culmont-Chalindrey et au Kurdistan. Un centre de recherche pragmatique et de travaux manuels a été créé à son initiative dans le Sussex. Ses livres de cuisine sont traduits dans le monde entier.



Transcription de la conférence donnée par le professeur Hans-Kevin Schmurgle, D^r es Qualités, à l'Université de Transylvanie le 31 décembre 1999

AVERTISSEMENT

Le lecteur, assez téméraire pour ne pas avoir été dissuadé par le titre de l'ouvrage, est prévenu du caractère particulier sinon spécial du texte qui va suivre. En effet, les propos tenus par l'éminent professeur Hans-Kevin Schmurgle (et qui n'engagent que lui), dans le cadre très institutionnel de la très fameuse Université de Transylvanie, ainsi que le manifeste non moins étrange qui est reproduit en annexe, pourront troubler certaines personnes sensibles. Il est conseillé à celles et ceux qui sont traumatisés par la simple idée d'un thermomètre médical de ne pas poursuivre la lecture de cet opuscule. Nous avons décidé de publier ces textes car ils nous semblent, malgré leur déroutante curiosité, témoigner de l'esprit « fin de siècle » qui ouvre le troisième millénaire.



Chers confrères et consœurs , cher auditoire, je souhaitais, en cette époque charnière, tenir devant vous cette conférence, dont le titre paraîtra à certains quelque peu primesautier, mais qui me semble de la plus haute importance pour le bien-être et l'avenir de l'humanité.

La rédaction d'ouvrages récents, au sein de mon Département, consacrés à la botanique et la psychanalyse, ainsi qu'à l'anthropologie, la bioéthique et l'arithmétique, m'ont conduit à étudier davantage les mœurs de mes concitoyenNEs et à consulter certains travaux spécialisés sur la sexualité.

Par ailleurs ma participation à de nombreux colloques organisés dans le cadre des Gay & Lesbian Studies, en tant qu'invité à la Business School de Téhéran, ainsi que ma relativement grande expérience d'une activité charnelle débordante (comme certains ici le savent déjà) dans de multiples lieux de débauche, m'ont ouvert l'esprit sur certaines carences en matière de connaissance orgasmique.

La lecture d'ouvrages consacrés prétendument à la sexualité masculine et qui n'abordaient nullement la question de la sodomie me fit décider d'y consacrer un nouvel axe de recherches.

Comme vous le constaterez, au cas où vous n'en seriez pas déjà convaincus, nous touchons là un des points sensibles, un des fondements les plus profonds de notre culture, risquant d'ébranler les bases mêmes des forces vitales de la société ou de ranimer brûlantes polémiques.

Ainsi que nous le verrons, la pratique ancestrale couramment dénommée « sodomie », renvoie aussi bien à des considérations d'ordre physiologique que psychologique, culturel, social et politique.

Nous aborderons donc les différents aspects de cette question en essayant de pénétrer les imbrications de tous ces facteurs.

Au préalable, il nous semble opportun de poser quelques principes qui orienteront notre propos et délimiteront le bosquet de nos divagations.

Notre recherche sera, d'une part, délibérément axée sur la sodomie passive masculine, considérant que la question est bien plus problématique chez les hommes que chez les femmes (d'autant plus que mon expérience en la matière est assez réduite)

et, d'autre part, orientée vers une vision positive d'une sexualité libérée de son carcan moralisateur et pénalisant.

Peut-on proprement parler d'un orgasme spécifique ? En quoi celui-ci serait-il différent selon le sexe des protagonistes ? Pourquoi cette pratique a rencontré et rencontre toujours autant de réticences ? Est-elle nécessairement liée à l'homosexualité ? A-t-elle d'autres fins que la recherche du plaisir ? Telles sont les principales questions auxquelles nous tenterons d'apporter des débuts d'esquisses de réponses.

Procédons tout d'abord à un très rapide rappel historique. Comme chacun sait, le terme sodomie vient du nom de la ville de Sodome, associée dans l'Ancien Testament à celle de Gomorrhe, pour ce qui est de leur tragique destin. Emblème de la luxure, sanctionnée par la colère divine, la cité détruite par les flammes bibliques a donné son nom à l'un des actes considérés parmi les plus abjects par presque toutes les civilisations. Le terme sodomie a ensuite qualifié un type particulier de pratique sexuelle, le coït anal, qu'il soit le fait d'un accouplement entre personnes du même sexe ou de sexe opposé. Un abus de langage a voulu que, de façon générale, le terme sodomite, comparable à ceux de bougre, infâme, pédéraste, inverti, soit attribué aux hommes qui s'y adonnent plutôt qu'aux femmes.

Dans la psyché collective, la sodomie a été naturellement associée à l'homosexualité, comme si chaque terme devait renforcer le caractère rédhibitoire de l'autre. Dans la longue histoire de la répression des « défiances sexuelles » la sodomie pratiquée par les femmes n'a pas moins été condamnée que celle pratiquée par les hommes, à la différence près, comme nous le verrons plus loin, que les enjeux ne sont pas les mêmes pour au moins une raison c'est que pour la femme ce type de rapport ne remet pas fondamentalement en cause le rôle qu'elle joue vis-à-vis de la distinction des sexes et de sa soumission au mâle. En revanche, dans le cas d'une sodomie pratiquée entre hommes, le délit d'un accouplement de deux personnes de même sexe s'aggrave du fait que l'un des deux abandonne le rôle qui lui est, en principe, imparti (le pénétrant) en acceptant celui réservé à la femme (le pénétré).

La sodomie, de même que les pratiques homosexuelles, a connu des périodes plus ou moins répressives ou bienveillantes selon les époques et les civilisations. On peut cependant affirmer que, globalement, l'une comme les autres, ont toujours été fortement condamnées et réprimées par le pouvoir religieux ou laïc.

Cette situation n'a évolué de façon positive que dans un petit nombre de pays puisque l'on compte encore une majorité d'Etats où la sodomie, comme l'homosexualité, sont passibles de peines pouvant aller de l'emprisonnement à la condamnation à mort. La question à laquelle nous allons essayer de répondre maintenant est la suivante : à quoi sert la sodomie ? À rien évidemment ! C'est bien pourquoi elle pose problème.

C'est à dire qu'il s'agit d'un acte qui ne rentre pas dans la logique reproductive de l'espèce humaine telle que défendue par les théoriciens de la « naturalité » ou d'un quelconque « ordre symbolique » qui réglerait les fondements identitaires d'un sujet. Pourtant, si l'on se place sous l'angle de l'utilité, rappelons que la sodomie pouvait être considérée comme un acte de contraception à l'époque où n'existaient ni capotes ni pilules.

Encore mieux, certains s'y employaient sous prétexte que cette pratique comportait moins de risques en terme de transmission de maladies vénériennes, hantise de tous les bons vivants avant l'invention de la pénicilline. À cela il faut ajouter que les relations sexuelles entre hommes ont été aussi une façon de calmer une libido débordante lorsque les femmes étaient inaccessibles, absentes, ou soupçonnées d'être porteuses de maladies terribles.

Mais ne cherchons pas trop de raisons raisonnables qui confèreraient à la sodomie une vertu utilitaire dont il faut bien avouer qu'elle serait aujourd'hui obsolète sinon spécieuse.

Avouons-le sans détour, il y a sans doute quelque force occulte qui pousse un être humain à s'offrir de la sorte à son semblable dans un acte apparemment dépourvu de finalité.

À partir de ce point, plusieurs voies se présentent. Ou bien l'acte est consenti voire désiré et consommé librement, ou bien il est toléré, accepté ou subi pour des raisons qui dépassent l'acte lui-même.

Étudions d'abord cette deuxième voie, elle-même déjà suffisamment tortueuse, avant d'entrer dans le vif du sujet.

Tout comme les femmes, les hommes peuvent se prostituer ou subir des outrages portant atteinte à leur intégrité physique. Dans le cas de la prostitution masculine, il se peut que le mâle accepte la domination de celui qui paie, même si l'acte ne lui procure aucune satisfaction. Il en est donc l'acteur passif à double titre. Il arrive parfois que le prostitué se justifie, y compris à ses propres yeux, d'être sodomisé, sous prétexte de faire son métier, comme s'il n'avait pas d'autre choix.

Il n'est donc pas rare de rencontrer des tapirs pour hommes qui affirment ne pas être homosexuels.

Mais la sodomie passive envisagée sous l'angle de la soumission ne concerne pas seulement la prostitution, elle peut être le fait d'un accord tacite pour des intérêts divers dans le milieu du travail, dans certaines institutions, au sein d'un groupe. Cette forme élargie de prostitution renvoie à toute une série d'expressions passées dans le langage courant qui signifient qu'un homme se soumet à un autre par faiblesse, lâcheté ou naïveté. En bref c'est un suceur de bites, il manque de couilles, se conduit comme une tapette, offre son cul, se fait entuber, s'aplatit, se fait avoir ou baiser, il baisse son froc, etc.

Quand l'acte est subi de façon coercitive, dans le cas d'un viol et de tortures, la victime n'a pas le choix puisqu'on exerce sur elle une autorité psychologique ou une force physique qui a pour objet d'ajouter à la souffrance le rabaissement, la honte et le déshonneur. Il a existé et il existe encore toute une panoplie de sévices appliqués au rectum dont le plus fameux est le supplice du pal par introduction d'une matraque, d'un pieu ou d'une barre de fer chauffée. Dans tous les pays ne respectant pas les Droits de l'homme fondamentaux, les prisons sont remplies de personnes qui subissent de tels actes, que cela soit prétendument pour leur soutirer des informations, ou plus simplement assouvir le sadisme de leurs tortionnaires. Curieusement, les sévices sexuels exercés par des hommes sur d'autres hommes ont été jusqu'à très récemment occultés, comme si l'on avait peur d'établir des rapprochements entre l'exercice de l'autorité, la violence et la sexualité, et surtout de questionner les vices

et fantasmes des tortionnaires.

Bien que ces considérations nous aient éloignés de notre sujet, elles n'en sont pas moins importantes pour la compréhension de la suite de notre exposé. Puisque nous sommes dans le registre, disons négatif, de cette pratique sexuelle, profitons-en pour en étudier la version « soft » que sont les injures et les comportements agressifs au quotidien. Qu'est-ce qui peut expliquer que, dans la majorité des sociétés connues, l'injure suprême qu'un homme puisse adresser à un autre soit celle d'enculé ? Nous verrons ensuite si les termes enculé et pédé, souvent interchangeable dans l'invec-tive, sont synonymes ou non.

Qu'y a-t-il de si terrible à être soupçonné ou accusé d'avoir été pénétré par un mem-bre viril ? Pourquoi le fait d'accepter cet acte sexuel serait-il infamant, déshonorant, rédhibitoire, répugnant ?

Avançons une première explication : parce que cela ne se fait pas ! Le pape, le roi, le général et son éminence nous l'ont dit et répété : ce n'est pas bien.

Bien sûr, pour ceux qui recommandent aux couples « normaux » de ne fauter qu'en cas d'extrême nécessité, à savoir dans le but unique d'assurer la continuité de l'es-pèce, la question qui nous occupe ne se pose même pas. Dans l'idée même de péné-tration et de sa représentation mentale, il y a quelque chose de troublant. L'accouplement et la population, qui sont des termes habituellement réservés aux relations entre mâles et femelles, contiennent quelque chose de bestial. La pénétra-tion, même dans les meilleures conditions, est une forme de violence. C'est une in-trusion d'un corps dans un autre. Elle provoque des sensations fortes, fait perdre la raison, induit des comportements sauvages, désordonnés, incongrus, inhabituels. Finalement, qu'un élément extérieur pénètre sa propre chair n'est pas banal, et peut même s'avérer fatal (coup de poignard, balle perdue, etc.) Pour le mâle cette expé-rience se borne, en principe, aux doigts dans le nez ou au bon vieux thermomètre des familles.

Il y a donc une réticence très forte pour l'homme à cette idée de pénétration, une peur viscérale et irrationnelle, une appréhension liée à l'inconnu et à l'interdit.

Si la nature, dans sa grande sagesse pragmatique, pour les besoins de l'insémina-tion, a équipé une moitié de l'espèce humaine d'un instrument protubérant et l'au-tre d'un réceptacle rentré, devait-on pour autant en déduire toute une logique symbolique, scientifique ou idéologique ?

Il fallait donc que le mâle, porteur du glaive soit aussi pourvu d'une force physique qui lui permette d'en imposer l'usage à la femelle, qu'elle le désire ou non. Les jeux sont faits, l'homme domine et pénètre, la femme obéit et elle reçoit. Cette dernière est toujours prête, elle est passive, tandis que son partenaire, même s'il est tribu-taire du bon fonctionnement de son outil, choisit le moment d'agir. Sur ce schéma simpliste va pouvoir s'établir une civilisation occidentale, romaine et chrétienne, avec la séparation des sexes, leur place respective, leur rôle à jouer dans la société. La femme soumise et irresponsable, d'abord assimilée aux enfants et aux esclaves, devra se battre, avec les armes dont elle dispose, pour conquérir une plus grande in-dépendance, pendant que l'homme se cramponnera coûte que coûte au schéma de base, face à l'érosion d'un pouvoir qui lui avait été donné comme acquis. Au bout du compte il lui reste ce phallus, témoin glorieux d'une suprématie non contestée, à

condition que celui-ci ne se retourne pas contre lui. Ce morceau de chair caverneuse à dimension variable est donc son dernier atout pour rappeler à celles qui le contestent qu'il doit rester le maître, le maître des lieux et celui du plaisir. Cet ustensile lui permet d'établir encore la différence avec celle qui devrait lui être inférieure, comme la fortune permet au riche de se distinguer « naturellement » de la populace. D'où l'enjeu capital qui lui est attaché. L'infériorité et la soumission de la femme ayant été établies sur cette anecdote physiologique, il faut l'entretenir coûte que coûte, et soigner la légende. Il va de soi que le mâle, sauf à perdre sa place, ne peut se risquer à prendre celle de la soumise. Car si la supériorité de l'homme doit être soigneusement entretenue vis-à-vis du sexe faible, il doit aussi garder son rang pour être respecté par ses pairs : la Communauté des hommes.

Si le mâle se fait baiser par un autre mâle, il chute trois fois : devant les femmes dont il devient l'égal (le pénétré), devant son groupe dont il n'est plus digne et enfin à ses propres yeux.

On constate donc à quel point le rectum masculin est un point stratégique (encore plus que l'objet contondant qui lui pend entre les cuisses), une zone sensible à protéger et à défendre contre tout envahisseur potentiel.

Que ce bastion de son honneur soit pris de force est déjà un bien grand malheur, mais qu'il en offre lui-même les clefs à son vainqueur est plus grave encore, c'est un crime de lèse-virilité.

Revenons donc à notre insulte. L'enculé est donc celui qui a été rabaissé, par la force ou par son bon vouloir, à l'état de femme, celle qui est par nature pénétrée, boisée, inférieure, assujettie.

Si c'est le fait de son bon vouloir, l'enculé devient pédé, ce qui est encore pire dans l'échelle de la dégradation. Pour celui qui craint par-dessus tout cette déchéance — cette crainte n'est-elle pas un aveu de faiblesse ? — le mystère de cette dernière éventualité reste entier. Car, franchement, quel être normalement constitué souhaite de son plein gré se mettre dans une telle posture et subir un outrage aussi humiliant ? Ne faut-il pas qu'il soit inconscient, fou ou pervers ?

À moins qu'il n'y ait, dans ce mystère qui taraude notre mâle dominateur, un secret bien caché seul connu de la femme, celle qui a le privilège de recevoir et de contenir, non seulement le membre viril mais aussi ce qui en sort, la semence, et ce qui en résulte éventuellement : la progéniture. Un mystère qui au moment même de l'accouplement lui procure ce plaisir intense, ces râles indéfinissables, ces spasmes violents que l'on regroupe sous le nom d'orgasme, ce phénomène qui fait la fierté de celui qui le provoque, à condition toutefois qu'il en ait la capacité. Mais n'allons pas si vite en besogne. Pour l'heure, notre héros reste perplexe et ne tient pas à se fourvoyer dans de telles conjectures. Il se peut que le plaisir manifesté par sa partenaire lui semble excessif, voire douteux. La femme voluptueuse devient vite chienne lubrique, une belle salope en vérité ! Il se sent dépassé, peut-être jaloux, en tout cas soupçonneux de ce qu'il ne connaît pas.

Après tout, n'est-elle pas faite pour servir son plaisir à lui dans la juste mesure de ce qu'il ressent, tout comme, effacée et respectueuse, elle doit être, en société, aimable et gracieuse, douce et rassurante ? Qui fait l'homme, qui fait la femme ? Voici une

question que l'on se pose si on imagine (mon Dieu !) une relation intime entre deux personnes du même sexe. Cela ne concerne pas seulement la répartition des tâches ménagères, mais le plus souvent la position de l'un et l'autre au cours des ébats sexuels. Car il faudrait que les choses soient claires en la matière.

Qui est en dessous, qui est au dessus ?

Qui baise l'autre ?

Celui qui se fait baiser le fait-il seulement par complaisance, par soumission, par impuissance, ou bien en retire-t-il quelque avantage ? En vérité, celui ou celle qui n'a pas fait l'expérience de la sodomie passive s'interroge.

Il doute que cette expérience soit une source de plaisir et l'envisage plutôt sous l'angle de la gêne et de la contrainte.

Cette partie de son anatomie ne lui semble pas être une zone érogène propice à des extases sensuelles ; tout juste un organe qui lui permet de se soulager quand les matières qui l'encombrent doivent être évacuées.

Un endroit peu ragoûtant associé à des besoins nécessaires et peu valorisants.

Se faire pénétrer par cet orifice apparaît alors comme une source de douleur et non comme source de jouissance. L'homosexuel passif est donc souvent considéré comme un handicapé, un mâle castré, réduit à servir le plaisir de ses partenaires. Encore pire, c'est celui qui trahit la condition d'homme et donc le groupe auquel il est supposé appartenir et dont il ne peut mériter que rejet et mépris. Quant à l'homosexuel actif, s'il jouit d'une meilleure estime, puisqu'il reste le pénétrant, il n'en est pas moins un « transgresseur », voire un danger public. Il constitue une menace, non seulement parce qu'il remet en cause l'ordre naturel des choses, mais aussi parce qu'il provoque les « vrais hommes » dans leur virilité.

C'est un violeur potentiel.

Vue de l'extérieur, la chose qui semble peut-être la plus difficile à comprendre c'est le principe d'une égalité de statut dans l'acte sexuel commis par deux hommes. Le fait que la fonction du pénétrant et du pénétré ne soit pas répartie d'emblée crée un trouble.

Ce trouble n'est pas seulement lié à la question pratique du comment s'y prendre, de la procédure technique ou de la méthode, mais surtout il renvoie au symbolique.

Peut-on à la fois être pénétrant – donc acteur viril – et pénétré – donc passif et féminisé – à tour de rôle ? Cela devient compliqué.

À ce point de notre exposé il est peut-être temps de rappeler que les termes passif ou actif ne sont pas obligatoirement associés au fait d'être en dessous ou au-dessus, en-culé ou enculeur. Les hommes qui acceptent de se coucher sur le dos et de laisser la femme prendre les affaires en main le savent bien. En fait, la sodomie passive n'est pas si passive que cela.

Intéressons-nous maintenant aux cas ambigus, aux hétéros qui aimeraient bien goûter au fruit défendu et aux homos qui se défendent d'y perdre leur latin en refusant de se faire mettre. Ces derniers se répartissent en deux catégories qui n'en font qu'une : ceux qui prétendent ne pas être faits pour ça, pour des raisons physiologiques du genre : cela ne rentre pas, cela fait mal, je n'aime pas. Et ceux qui pensent qu'ils ne sont pas pédés tant qu'ils ne se font pas déflorer

Ce en quoi leur raisonnement est complètement erroné car s'il ne faut pas d'érection

pour se faire sodomiser, il en faut assurément une pour prendre son partenaire. Ce qui implique un désir qui, lui seul, révèle son indiscutable goût pour les garçons. Ces deux façons de refuser l'intrusion du pénis étranger dans son sanctuaire intime témoignent souvent d'un seul problème, celui de s'assumer comme homosexuel par le fait d'un conditionnement qui associe pédé et enclulé dans la même opprobre et la même déchéance : celle de la chute et du déclasserment, de la dégradation de l'homme vers la femme.

Ce sentiment est particulièrement prégnant dans les cultures latines, méditerranéennes, musulmanes. C'est un des phénomènes qui expliquent pourquoi l'homophobie n'est pas le fait des seuls hétérosexuels. L'expérience a montré que la plupart de ces homos récalcitrants finissent un jour par découvrir, une fois les blocages culturels ou psychologiques dépassés, que leur rectum n'est pas si étroit et qu'ils ont négligé trop longtemps une part importante de leur capacité de plaisir. Il est vrai que l'accès à cette forme de jouissance se mérite et demande de la patience. C'est aussi un privilège réservé à ceux qui disposent d'un physique désirable, ceux qui donnent envie de leur faire l'amour. Rappelons aussi que les inhibitions causées par la peur du sida et autres maladies sexuellement transmissibles sont associées pour longtemps à la sodomie et à l'homosexualité.

Voyons maintenant le cas de notre mâle hétérosexuel tenté par la chose. Lui aussi peut se ranger dans deux catégories : celui qui aimerait essayer avec un garçon et qui admet que passer à la casserole fait partie du contrat, et celui qui veut savoir ce que cela fait d'y passer sans forcément être attiré par un partenaire de même sexe. À partir de là une question se posera à nous : peut-on dissocier l'acte sexuel de la personne avec qui on le commet ? Peut-on penser à sa propre pénétration en faisant abstraction de la verge de l'autre ? Enfin, peut-on avoir envie d'une bite sans être attiré par celui qui la porte ?

En bref, peut-on fantasmer sur le fait de se faire pénétrer sans désirer le partenaire ? Est-ce que certains hommes n'aimeraient pas se faire posséder par leur femme ? N'y a-t-il pas des hommes lesbiens comme il y a des femmes pédés ?

C'est-à-dire des hommes qui sont attirés par des femmes avec lesquelles ils aimeraient avoir le rôle de la femme. Tout cela devient très compliqué. Si notre héros est assez décomplexé pour vous exprimer son envie de ne pas mourir idiot et d'essayer au moins une fois dans sa vie, il faudra s'assurer qu'il ne s'agit pas d'une simple fanfaronnade, un certain goût pour la provocation, une velléité de se rendre intéressant, d'adopter la posture du dandy ouvert aux dernières tendances. Auquel cas sa détermination se limitera à un effet d'annonce sans lendemain, un fantasme oratoire de salon.

Dans le cas contraire, il sera charitable de lui expliquer que son désir de passage à l'acte est peut-être un signe avant-coureur d'un changement de sa personnalité qui pourrait l'entraîner irrémédiablement de l'autre côté du miroir.

Si, pour deux homosexuels, la sodomie est l'un des actes faisant partie du répertoire des possibles d'une sexualité variée, dans le cadre d'une histoire d'amour, d'une aventure, ou d'un simple coup, il n'en est pas de même en ce qui concerne la demande d'un hétéro.

Cette demande vient-elle d'une simple curiosité ou d'un réel besoin ?

En l'état de nos connaissances actuelles sur un sujet qui n'a pas encore fait l'objet de beaucoup de recherches, on peut établir – encore une fois – deux grandes catégories, pas nécessairement étanches : celle du fantasme et celle du plaisir.

La première inclut tout ce que nous avons dit sur la représentation symbolique de la pénétration, liée à la culture machiste et phallique, à la suprématie du mâle. Le fantasme de celui qui, n'étant pas attiré par les garçons, désire se faire pénétrer, procède d'un mélange de répugnance et d'excitation. On pourrait presque parler d'une perversité sadomasochiste.

L'amour et la tendresse. ont peu de place dans ce schéma, le porteur de bite qui fera son office en cas de passage à l'acte n'a qu'une valeur emblématique, il incarne le phallus, la puissance.

C'est à la fois l'autre et le double de soi-même. C'est une sorte d'auto-possession par le biais d'un autre mâle, le guerrier, l'ennemi, mais aussi l'égal, le compagnon, le frère. Pensons à tous ces mythes et ces légendes, ces romans, ces épopées, ces western, péplums et films d'actions pour s'en convaincre, la plupart de ces héros qui meurent au combat s'étreignent dans de singuliers duels, se sacrifient et se soutiennent.

Toute cette franche et virile camaraderie, faite de sueur et de muscles bandés, qui suinte des sagas, des récits épiques et chevaleresques, des fresques historiques et des écrans de cinéma, alimentent ce fantasme : on se bat et on s'étripe pour ne pas s'embrasser et faire l'amour. L'homme « moderne » qui va succomber à l'attrait de cette chose, s'il ne l'assume pas, le fera en cachette, dans les interstices que son emploi du temps d'homme marié, actif, établi, responsable, lui laisse. Le plaisir qu'il y prend n'est pas toujours celui de la jouissance procurée par l'acte même, mais aussi celui de l'idée d'accomplir un rite transgresser, de jouer un jeu interdit, de goûter au fruit défendu.

L'autre catégorie, selon notre schéma un peu simpliste, est celle qui comprend les hétérosexuels – probablement moins coincés – à la recherche d'un autre plaisir, ceux que l'on qualifie éventuellement de « bisexuels ».

Nous abordons alors la question du double orgasme. Le garçon avec qui notre héros va se livrer au péché mignon n'incarne plus nécessairement le mâle dominateur, le porteur de phallus. Il n'est peut-être pas question d'amour non plus, mais d'une attention plus tendre vis-à-vis du partenaire occasionnel ou régulier. L'acte sexuel entrera alors dans le rituel d'une relation affective, d'une camaraderie qui dépasse les limites imposées par la norme sociale. Il est évident que la jouissance obtenue est d'autant plus forte que le sujet est excité. Or cette excitation est liée à son degré d'appétence pour le partenaire.

Il est donc clair qu'à ce jeu-là les homos sont les mieux placés.

Quels que soient le statut des partenaires et leur motivation, la pénétration anale n'est-elle qu'un acte « apéritif » dans le déroulement des jeux érotiques, ou bien constitue-t-elle un orgasme à part entière ? Il semble que cette dernière hypothèse soit la bonne si l'on en croit les données statistiques fournies par les enquêtes scientifiques menées auprès d'échantillons représentatifs, ainsi que les résultats de mon expérience personnelle avec un échantillonnage très persuasif de la population.

Il semblerait que d'éminents sexologues ont établi la preuve d'un orgasme masculin

lié au massage de la paroi en contact avec la prostate et autres organes génitaux internes.

Cette forme de masturbation, alliée au frottement des muqueuses et des muscles très sensibles qui tapissent le canal anal et le rectum, déclencherait donc le processus d'excitation irrésistible qui mène à l'éjaculation libératrice et à la jouissance. Évidemment, rien n'empêche les protagonistes de se livrer à d'autres activités concomitantes qui peuvent en aider les mécanismes et en augmenter les effets, mais notre conférence n'étant pas un mode d'emploi des pratiques sexuelles ni un guide d'érotisme appliqué, nous ne développerons pas plus ce sujet. Est-il besoin de préciser que les aptitudes à la volupté diffèrent d'un individu à l'autre ? Il ne faut toutefois pas négliger de mentionner les vertus apaisantes et relaxantes du massage rectal, quand ce dernier est réalisé avec le doigté et la douceur qui conviennent.

Certains spécialistes des thérapies expérimentales et des médecines douces vantent les mérites de cette pratique pour lutter contre le stress et l'excès d'agressivité générés par les conditions de vie imposées à l'homme moderne.

Avis aux amateurs ! Il est vrai que les bienfaits procurés par la sodomie sont encore réservés à un faible pourcentage de la population mâle, ceux qui ont la chance d'être naturellement portés vers les personnes de leur sexe, homos et bisexuels, et les rares individus qui sont parvenus à braver les interdits pour accepter l'idée d'accueillir en eux un corps étranger. La physiologie légèrement différente de l'homme et de la femme peut expliquer que la sodomie passive ne revête pas la même importance chez cette dernière, qui, du reste, dispose aussi d'un organe très perfectionné et efficace pour monter au septième ciel. Cela reste à vérifier.

En résumé, ce qui intéresse notre propos est d'énoncer les grandes lignes de la reconnaissance et de la promotion d'un élément important de la sexualité humaine trop longtemps méprisé et ignoré. Il est temps de révéler aux hommes la possibilité pour eux d'avoir accès à des formes de jouissance diversifiées qui prennent en compte toutes les zones érogènes de leur corps. Heureusement la sexualité masculine ne se borne pas à l'introduction d'une queue dans un trou, quel qu'il soit. Et cela, indépendamment des préférences affectives, de l'attirance vers tel ou tel sexe.

Avant de clore cet exposé, nous dégagerons quelques points forts :

Le premier, c'est qu'il faut distinguer sodomie et homosexualité.

Aussi invraisemblable que cela paraisse, un homme peut aimer les garçons et pratiquer une sexualité qui se passe de la pénétration passive, active, ou des deux. Inversement, un homme peut désirer se faire pénétrer tout en restant essentiellement attiré par les femmes.

Il peut même demander à celles-ci d'avoir recours à leurs doigts ou à des instruments de substitution plus consistants.

Le deuxième, c'est qu'il faut se débarrasser du préjugé qui veut que la sodomie dite passive soit synonyme de passivité, de soumission, de faiblesse, et d'impuissance. Se faire mettre nécessite du courage, de l'énergie, du savoir-faire, non seulement pour augmenter son propre plaisir mais aussi celui de son partenaire.

Le troisième, c'est que la pénétration anale, plus encore entre deux hommes qu'entre un homme une femme, participe d'un fantasme fait de représentations croisées mêlant attirance et répulsion, domination et soumission, violence et tendresse, ordre

et transgression, ainsi que toutes les ambiguïtés sur des rôles à réinventer.

Le quatrième, c'est de constater que même dans la population homosexuelle masculine, on retrouve les blocages qui fondent la sexualité mâle, les préjugés sur la connotation négative de la sodomie. Cette attitude témoigne surtout d'une difficulté à assumer son identité – tant que l'on ne se fait pas mettre, on n'est pas une tapette, on sauve la face.

Le cinquième, c'est que la plupart des hommes sont prisonniers d'un carcan culturel, résultat d'une morale bourgeoise ou d'une éducation machiste, et d'un contrôle social qui leur interdisent d'imaginer avoir une sexualité moins hétéronormée, plus variée, plus libre, plus ouverte.

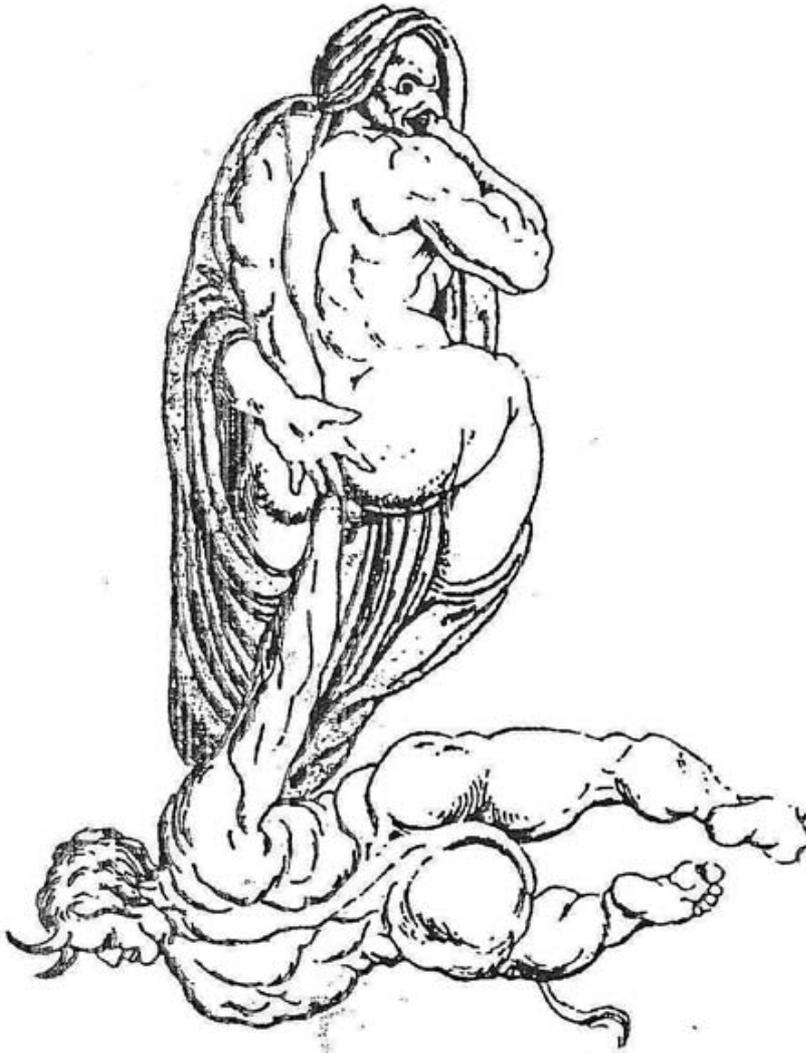
Le sixième point, c'est que la sodomie dite passive est un acte sexuel à part entière qui procure plaisir, jouissance, et provoque un orgasme spécifique chez l'homme, orgasme qui s'apparente à celui que connaît la femme.

Pour conclure, cher auditoire et vénérable assemblée, il nous faut chanter la beauté étrange de l'accouplement masculin consenti, ce que cet acte signifie en terme d'amour, de confiance, de générosité et de puissance. Puissance qui témoigne du courage nécessaire pour braver les préjugés et les inhibitions, mais aussi courage physique d'un acte volontaire et exigeant, ludique et sportif à la fois. Générosité, celle de s'offrir, de s'ouvrir, de recevoir, et de procurer à l'autre le maximum de plaisir. Confiance, celle qui ose s'abandonner, s'en remet à la volonté du partenaire, son expérience et à sa bienveillance. Amour enfin, celui de la fusion des corps imbriqués, des chairs entremêlées, de la plénitude consumptive, de l'abandon voluptueux, du partage assumé.

Car si languissante sexuelle est une expérience absolue, tangible et universelle, une des rares qui ne puisse être mise en doute, l'orgasme qui résulte du fait d'être pris, empli, possédé, est peut-être encore l'expérience qui dépasse toutes les autres.

Merci de votre attention.

ANNEXES



« La plus haute fonction du corps, c'est l'activité sexuelle »
Karl Marx

LÉGENDE DES PLANCHES ANATOMIQUES

- | | |
|-----------------------|------------------------|
| 1. Hypophyse | 11. Canal déférent |
| 2. Encéphale | 12. Prostate |
| 3. Cervelet | 13. Vésicule séminale |
| 4. Bulbe rachidien | 14. Vessie |
| 5. Thalamus | 15. Urètre |
| 6. Moëlle épinière | 16. Verge et gland |
| 7. Colonne vertébrale | 17. Scrotum/Testicules |
| 8. Rectum | 18. Muscles érecteurs |
| 9. Sphincter anal | 19. Glande de Cooper |
| 10. Canal anal | 20. Liaisons nerveuses |

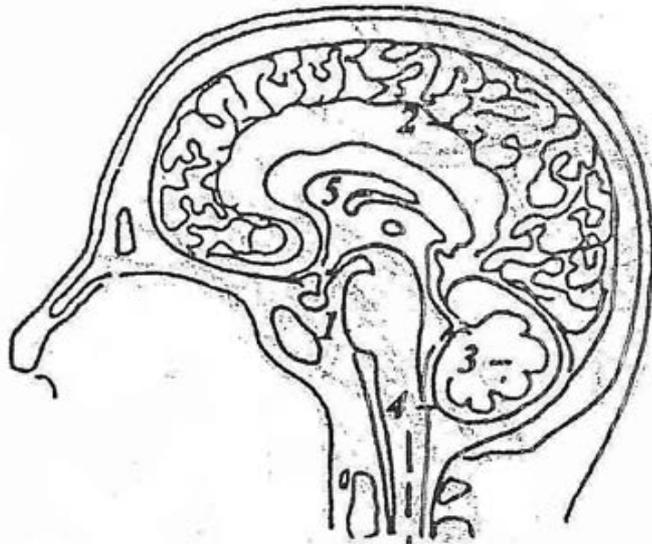


Fig. 1
Système nerveux
central

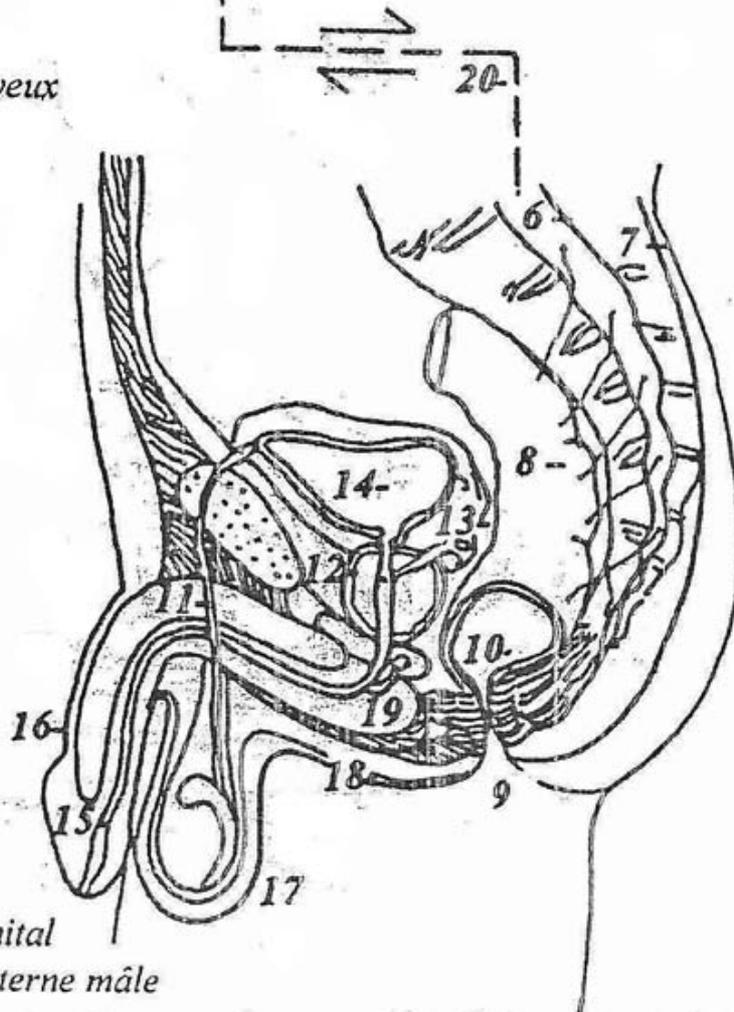


Fig. 2
Appareil génital
externe et interne mâle

PRÉCISIONS EN MATIÈRE DE SEXOLOGIE

Les explications et schémas donnés ci-après ont été réalisés d'après les recherches de Sigismond Zglob, rédigées en 1789. Manuscrits découverts dans les anciennes fondations de la Bastille, à Paris.

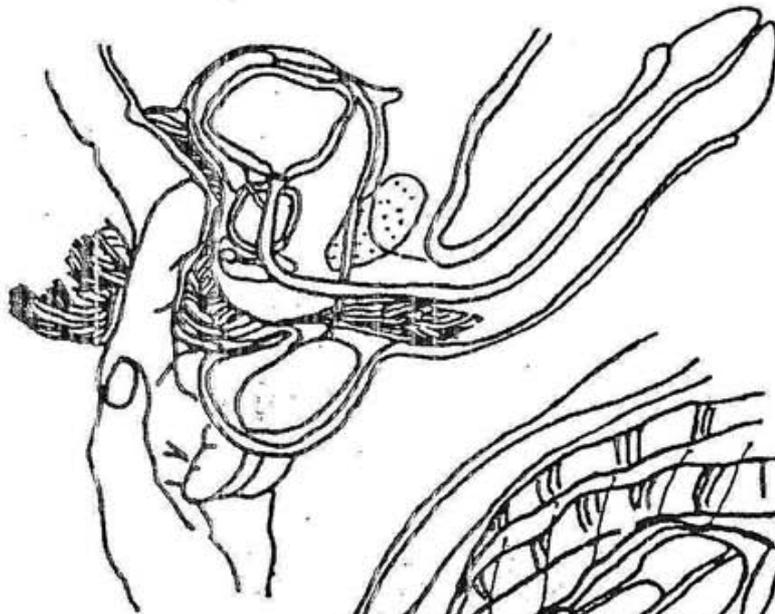


Fig. 3

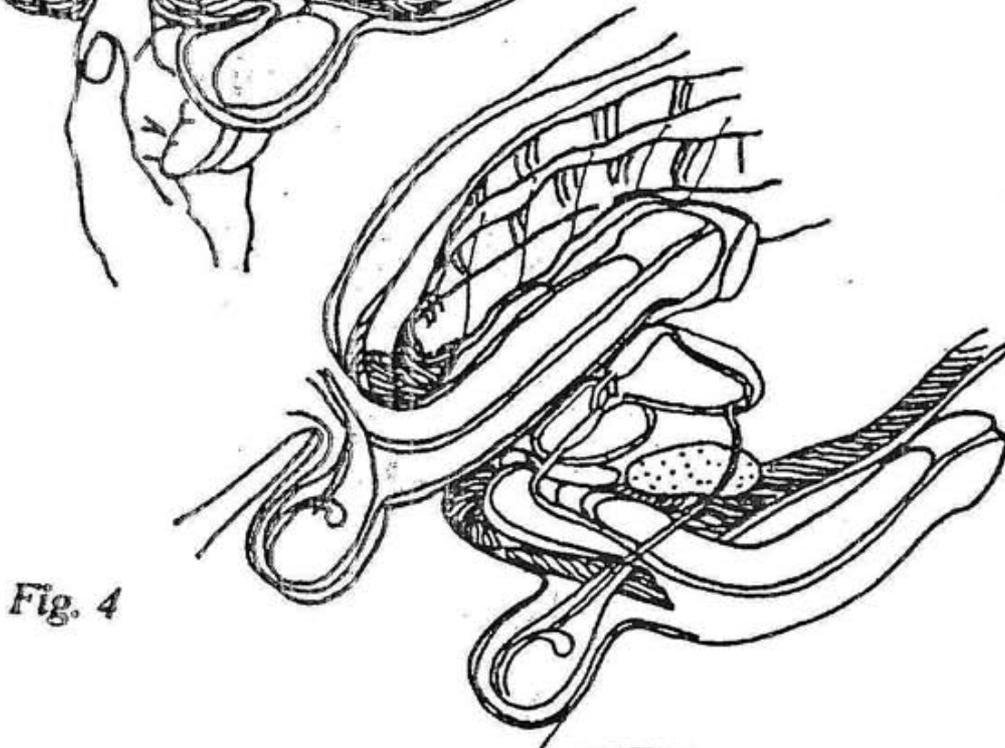


Fig. 4

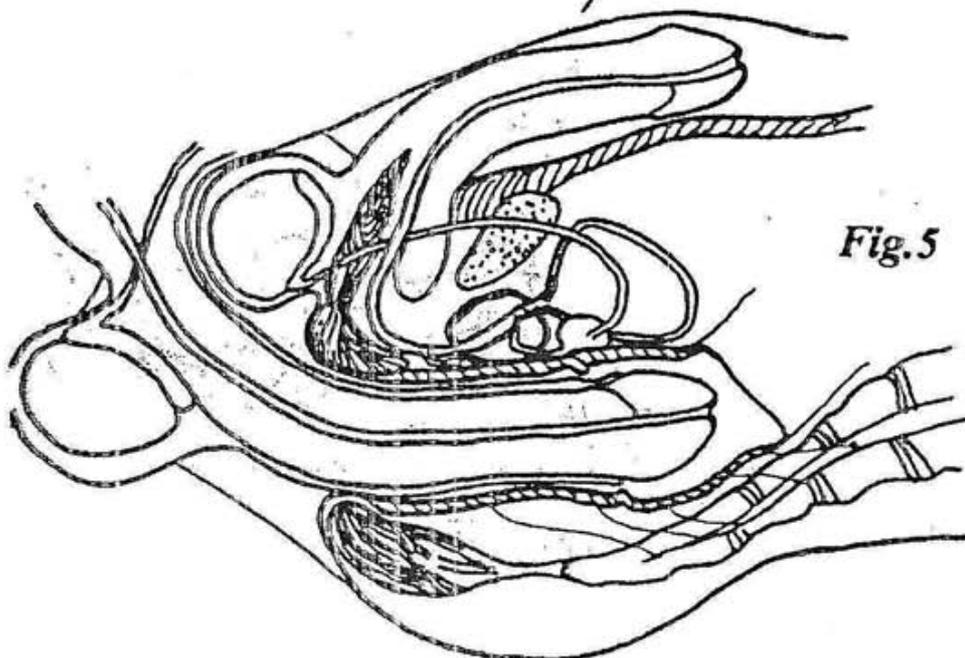


Fig. 5

Exemples de pénétration anales

BRÈVE DESCRIPTION DE L'ORGASME

Pendant le coït, l'excitation provoque la mobilisation du système nerveux autonome qui dirige l'ensemble des fonctions végétatives. Contractions presque constantes des muscles à la base de la verge qui participent à l'érection, et du sphincter rectal. Les récepteurs sensoriels présents dans l'appareil génital externe (pénis, gland) et interne, ainsi que dans le rectum (plexus rectal) envoient sans arrêt des salves de signaux électrochimiques vers le système nerveux central, via la moelle épinière. Les sphincters se dilatent et se contractent. Le partenaire pénétré peut à la fois être stimulé par le frottement et la pression exercés par la verge de son partenaire contre les organes génitaux internes et la paroi du rectum, et par les récepteurs sensoriels disposés à la base de son gland (s'il est sollicité parallèlement). Phénomène d'épilepsie partielle et synchronisation de l'activité cérébrale qui vont provoquer l'éjaculation. Juste avant l'éjaculation, le système sympathique se substitue aux autres et déclenche l'amenée du sperme à l'entrée de la prostate via le canal déférent. La prostate contient le segment de l'urètre qui commande l'éjaculation par la présence de sphincters et l'arrivée des canaux éjaculateurs. Au moment de l'éjaculation se fait la propulsion du sperme dans l'urètre prostatique, depuis la vésicule séminale et la fermeture du col vésical par les sphincters lisses. En aval, le sphincter strié se ferme aussi pendant la production des sécrétions (glande de Cooper) Quand le seuil de distorsion de l'urètre est atteint, le sphincter strié cède sous la pression et se contracte de façon spasmodique. Ce second temps de l'éjaculation provoque l'orgasme grâce à la contraction des muscles lisses des organes génitaux internes (prostate, canal déférent, urètre, vésicule séminale), ainsi que celle des muscles du plancher périnal séparant l'anus du sexe.

MANIFESTE DU DOUBLE ORGASME MASCULIN

NouEs, chercheurEs et professeurEs, spécialistes en tous genres, professionnellEs de la profession, idéalistes et utopistes, simples particulierEs et pratiquantEs appliquésEs, nous revendiquons et vantons les mérites et les bienfaits du double orgasme qui résulte de la sodomie dite passive, appelée aussi pénétration anale, chez le mâle.

Contre les préjugés tenaces, les archaïsmes réducteurs, les carcans d'une éducation bornée, les tenants d'un ordre machiste, les préceptes normatifs, les délites de l'hétérosexisme et les gardiens de l'intégrisme sexuel, contre les tabous puritains et les pharisiens pudibonds, les coincés du rectum et les censeurs de plaisir, les moralisateurs frustrés et les vicieux cachottiers, les bigots du derrière et les lestages du trou de balle, nous proclamons le droit à chacun, beau ou jeune, laid ou vieux, de connaître les joies du massage rectal, et nous rendons hommage à tous ceux et celles qui ont défendu la liberté d'user à loisir de leur riche anatomie, qui ont osé l'extase et sont morts au chant d'honneur d'un bonheur prescrit.

Revendiquons la plénitude des territoires conquis et des zones promènes libérées, et laissons l'envahisseur remplir son devoir qui sait si bien s'y prendre.

Faisons l'éloge du double orgasme !

NOTES ILLUSTRATIVES, CITATIONS

*« Prince bandeur, je veux vous brouter l'asperge.
Pour (avoir eu) cette ambition, plus d'un encoquilleur.
Débande piteusement avant d'avoir foutu, et, sodomite s'arrache les cheveux.
Mais le pire est d'être labouré : je m'en passe ! »*

Francois Villon, *Ballades en argot homosexuel*, extrait, traduit par Thierry Martin (mille et une nuits 1998)

« Que pouvais-je lui enfoncer, je vous le demande puisque ce qu'il souhaitait de tout son corps exaspéré, c'était ce glissement insidieux, cette pénétration successive qui commence par une brûlante perforation et s'achève en une dilatation triomphale, ce total envahissement à vous faire croire que vous devenez vous-même la colonne de chair, de pierre et de feu qui vous secoue, vous ébranle et vous disloque dans votre fondement le plus intime (...) »

Francois Paul Albert, *Le supplice d'une queue*, extrait (Ramsay 1931).

*« Il me faisait jouir le vache
Avec tout son grand corps musclé
Et je redoutais qu'il n'arrache
De ma serrure cette clé
Cette clé entrouvrait la porte
D'un vrai paradis inconnu
Si l'on monte au ciel de la sorte
Je comprends qu'on y monte nu. »*

Texte de Peter Doyle à Walt Whitman, extrait (Persona 1981)

*« C'était un garçon de campagne
Chez lequel il aimait aller,
Il voulait que je l'accompagne
Pour se voir faire enculer. »*

Jean Cocteau, *L'élève Dargelos*, extrait (Persona)

« Doucement le grand nègre s'allongera sur mon dos. Le nègre, plus immense que la nuit, me recouvrira. Tous ses muscles sur moi auront cependant conscience d'être une virilité qui converge à ce point si dur, si violemment chargé, le corps entier tressaillant par ce bien et cet intérêt de lui-même, qui ne sont que pour mon bonheur. (...) Il s'enfoncera davantage. Une sorte de sommeil sur mes épaules terrassera le nègre, sa nuit m'écrasant, où peu à peu je me diluerai. Ma bouche ouverte, je le saurai engourdi, retenu dans cet axe ténébreux par son pivot d'acier. »

Jean Genet, *Journal du voleur*, extrait (Gallimard 1949)

« Le beau brun a dix-sept ans, ce doit être très gros, très gonflé, très gluant, ça doit bousiller mes boyaux quand il l'enfonce et quand on est sur le ventre et la bite devient encore plus large, plus longue et plus dure, il faudrait qu'il m'encule doucement, oui, et en crachant beaucoup de salive. »

Tony Duvert, *Récidive*, extrait (Éditions de Minuit, 1967)

« Mais lui, comme si ce n'était pas assez de jouer ce rôle passif, inouï et inconnu, il voulait s'en repaître les yeux ; non content de voir ses turpitudes, il s'entourait de miroirs qui arrangeaient et multipliaient ses ignominies ; et, comme il ne pouvait pas bien voir, étant fortement serré avec la tête plongée entre les cuisses de son partenaire, il se donnait par des miroirs le spectacle de sa besogne. »

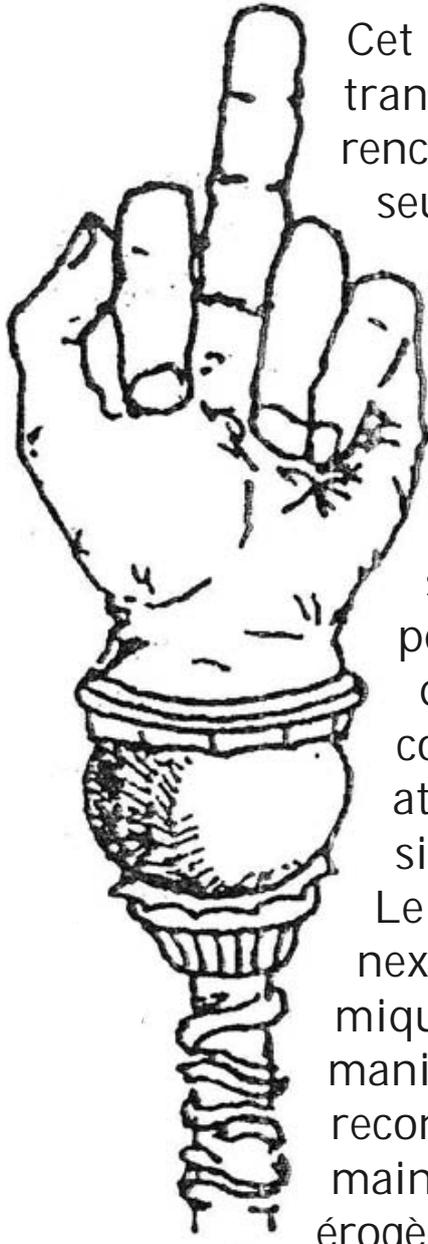
Sénèque, *Traité philosophiques IV* (Classiques, Garnier, 1953).

« Quand je commençais à le pénétrer, il dit "nom de Dieu " à voix haute et grimaça de douleur. Le dormeur le plus proche s'agita. Je me retirai et il se précipita dans les toilettes. »

Edmund White, *La tendresse sur la peau*, extrait, Ch. Bourgeois, 1938

BIBLIOGRAPHIE TRÈS SOMMAIRE

- Éli­zabeth Badinter, *XY de l'iden­ti­té mas­cu­line*, Odile Jacob, 1992
- Léo Bersani, *Le rectum est-il une tombe ?*, EPEL, 1987
- John Boswell, *Chris­tianisme, tolé­rance sociale et homo­sexu­al­ité*, Gallirnard, 1985 (trad.)
- Didier Eribon, *Réflexions sur ques­tion gay*, Fayard, 1999
- Guy Hocquenghem, *Le désir homo­sexuel*, Édi­tions uni­ver­si­taires, 1972
- Claude Guillon, *Le siège de l'âme, Éloge de la sodomie*, Zulma, 1999
- Maurice Lever, *Les bûchers de Sodome*, 10/18, Fayard, 1985
- Sylvain Mimoun, Lucien Chaby, *La sexualité masculine*, Domi­nos/Flammarion, 1996
- Philippe Nahoun, *Sexe en prison, le plaisir contre les principes*, NEP, 1972
- Daniel Welzerlang, Pierre Dutey, Michel Dorais, *La peur de l'autre en soi, du sexisme à l'homophobie*, VLB éditeur, 1994
- *Le sexe*, collection Quintescience, Maisonneuve et Larose, 1999



Cet ouvrage contient la transcription d'une conférence donnée par le professeur H-K. Schmurgle, au cours de laquelle il défend la thèse de l'existence d'un orgasme masculin anal qui s'ajouterait à la jouissance provoquée par la seule stimulation du pénis. Il propose aussi quelques pistes pour comprendre les enjeux attachés aux mâles fessiers et au sacré rectum. Le texte est suivi en annexe de planches anatomiques inédites et d'un manifeste qui revendique la reconnaissance d'un domaine plus étendu des zones érogènes de l'homme.